

Humanitude

**Yves Gineste
Jérôme Pellissier**

*Comprendre la vieillesse,
Prendre soin des Hommes vieux*

Préface de Geneviève Laroque

DUNOD

Illustration de couverture © Fotolia.com – Photographee.eu

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p>	 <p>DANGER LE PHOTOCOPIAGE TUE LE LIVRE</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
--	--	--

© Armand Colin, Paris, 2007, pour la précédente présentation

© CEC-IGM France pour certains des concepts et techniques présentés dans cet ouvrage

© Dunod, 2019

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN 978-2-10-078326-7

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À
BonPa et Mamie, Pépère et Mémère, mes grands-parents,
Tata Nouna, grand-mère de cœur
Fernand et Céline, mes parents
Océane et Coline, Virgile et Benjamin, mes enfants
Yves Gineste

À
Grand-mère et Bonbon, mes grands-mères
Oncle Edgar, mon grand-oncle et Rolande, son épouse
Péo et Odette, mes grands-parents adoptifs
Jean et Roseline, mes parents
Jérôme Pellissier

Table des matières

Remerciements	9
Préface	10
Chapitre 1 Des Hommes – L’humanité	13
1 • Victor, l’enfant sauvage.....	14
2 • Qu’est-ce qu’un homme ?.....	14
3 • Naître deux fois.....	16
4 • La mise en humanité.....	18
5 • Des empreintes et des soins.....	22
6 • Les cerveaux : un pour tous, tous pour un.....	24
7 • Combien de corps avons-nous ?.....	27
8 • $1 + 1 = 1$	30
9 • Quelques perles au sein de l’homme.....	31
10 • Nous sommes tous des héros.....	35
11 • De l’homme à la personne.....	36
12 • Manger pour vivre et vivre pour manger.....	39
13 • La reconnaissance de l’humanité.....	41
Chapitre 2 Des hommes entre eux – La première fois	45
1 • Révolutions.....	46
Plus de vieux – plus de vie.....	46
À quel âge devenait-on vieux ?.....	47
Les révolutions silencieuses.....	50
2 • Défis.....	60
Les hommes changent... et les experts ?.....	61
Le « problème de la vieillesse » ?.....	63
Qui doit s’adapter ?.....	70
« Familles, on vous aime »... mais on vous aide peu.....	73
Les défis politiques du prendre-soin.....	75
Le vieillissement, « problème social » ?.....	81
Le progrès de l’homme.....	81
Le socle.....	82

Chapitre 3 Des hommes vieux	85
1 • Que sait-on de ce que l'on n'a pas vécu ?.....	86
Les spécialistes des vieillesse.....	87
Et si notre imagination nous trompait ?.....	87
2 • Le défi de l'autonomie.....	91
3 • Vieillesse et changements.....	92
Changements physiques.....	92
Changements sociaux.....	98
Changements psychologiques.....	103
L'essentiel.....	115
4 • L'expérience de la vieillesse.....	117
Qui suis-je désormais ?.....	118
L'adaptation.....	120
L'épreuve.....	130
5 • La parole des hommes vieux.....	132
Le sens de la vieillesse.....	132
Ce que nous disent les hommes vieux.....	134
Chapitre 4 Des hommes – Les mondes parallèles	137
1 • Les « vieux sauvages ».....	137
L'autonomie, pour quoi faire ?.....	137
S'adapter... ou être adapté ?.....	139
Révolte ou soumission.....	140
2 • Les mondes parallèles.....	142
« C'est dément... ».....	142
Quelques mots sur les syndromes cognitivo-mnésiques.....	142
Les trois domaines.....	144
De quelques capacités cognitives.....	147
Les mondes parallèles.....	148
La raison des émotions.....	151
Syndromes cognitivo-mnésiques et mémoire(s).....	155
Le domaine psycho-comportemental.....	168
Comprendre pour prendre soin.....	171
Les comportements d'agitation pathologique.....	175
Les portes des mondes.....	177
Les derniers filtres.....	178
Chapitre 5 Des hommes soignants	181
1 • Un lourd passé.....	182
La fabrique des anges.....	182
Quand les anges deviennent outils.....	184

2 • Quel prendre-soin ?.....	187
Et le patient ?.....	187
Accès à l'autre... officiellement fermé.....	189
Mépris des uns, mépris des autres.....	190
Clandestinement.....	191
3 • L'héritage.....	193
Encore aujourd'hui.....	193
Et le patient... patiente.....	203
4 • Institutions.....	206
Hospices.....	206
Les institutions totales.....	207
D'hier à demain.....	208
Quelle mission ?.....	221
5 • Vers une philosophie de soins.....	223
Chapitre 6 La philosophie de l'humanité.....	227
1 • Qu'est-ce qu'un soignant ?.....	227
Un professionnel.....	228
2 • Prendre-soin.....	239
Aider l'autre à se soigner.....	241
3 • La santé.....	243
4 • Soignants d'humains.....	246
La hiérarchie du prendre-soin.....	249
Ne jamais détruire.....	250
La première fois.....	253
De quelques principes fondamentaux.....	254
Chapitre 7 Prendre soin.....	261
1 • Historique.....	263
1979.....	264
1982.....	264
1984.....	265
1994.....	266
1996-1997.....	266
1999.....	267
Depuis 2000.....	267
2 • Vivre et mourir debout.....	267
Changement de regard.....	267
Un prendre-soin debout.....	269
Classification des patients.....	274
De l'art d'aider.....	277

3 • Les toilettes.....	279
À quoi sert une toilette ?.....	279
Les objectifs des toilettes.....	280
Les types de toilettes.....	293
Prospectives.....	297
4 • Prendre-soin et troubles du comportement.....	299
Les troubles du comportement.....	299
La capture sensorielle.....	301
Les stratégies de diversion.....	309
5 • Du « encore... » au « comment ? ».....	311
Conclusion – Des hommes.....	314
Annexes	315
1 • Annexe 1 : le mot « humanitude ».....	315
2 • Annexe 2.....	316
Bibliographie.....	317
Quelques sites internet.....	320

Remerciements

Ce livre n'existerait pas sans Rosette Marescotti. S'il a été écrit par Jérôme Pellissier et Yves Gineste-Marescotti, toutes les recherches, réflexions et approches qu'il contient ont été également menées et conçues par Rosette Marescotti.

Nous souhaitons, tous trois, exprimer nos remerciements et notre reconnaissance :

À tous les hommes vieux, ou moins vieux, qui nous ont mis en humanité et nous maintiennent en humanité.

À tous les soignants, familles, bénévoles qui participent quotidiennement à l'enrichissement d'un prendre-soin facteur de bien-être.

À notre amie de cœur et de travail, Marguerite Mérette, auteure du livre *Pour la liberté d'être*, dont les écrits sur le prendre-soin pour la liberté d'être sont « frères de sens » de ce livre sur le prendre-soin en humanité.

À tous les amis, dont les membres de la liste de discussion Gerialist, pour leurs apports et leurs critiques constructives et bienveillantes.

À Anne Bourguignon et Gilles Pellissier, pour leur amicale et vigilante relecture du manuscrit.

À Chloé Waysfeld, pour son soutien constant durant l'écriture de ce livre.

Préface

« Avant d'entrer dans la maison où il est aujourd'hui, mon père a séjourné pendant quelques semaines chez les morts. ... Les morts n'étaient pas les malades mais les infirmiers qui les abandonnaient pour la journée entière sans aucun soin de parole. Personne ne leur avait appris que soigner c'est aussi dévisager, parler – reconnaître par le regard et la parole la souveraineté intacte de ceux qui ont tout perdu. »

Christian Bobin, La présence pure.

PRENDRE soin des hommes vieux, disent-ils. Ils parlent des « hommes vieux », après bien des réflexions : ils ne parlent pas des « personnes âgées », expression tellement galvaudée et devenue incompréhensible, ni des « seniors » qui sont la moitié de la vie adulte et personne ne s'en est aperçu, ni des « vieillards », terme dont la sonorité risque d'être péjorative, malgré Victor Hugo, et pas non plus des « vieux » tout court, mot tendre dans certaines bouches mais meurtrier dans d'autres.

Je regrette la pauvreté un brin sexiste de certaines langues, dont la nôtre : n'oublions pas qu'un homme vieux peut être une vieille femme comme un vieil homme – d'aucuns ont même pu dire que « les vieux sont des vieilles » tant elles sont plus nombreuses...

Pour pouvoir parler des hommes vieux, ils essaient de cerner la vieillesse, vaste et insoluble problème, tant la vieillesse est évolutive et glissante, celle de chacun de nous comme celle de nous tous, celle que je vois chez l'autre (ou pas) et celle que je ressens (ou pas), celle qui finira nécessairement par la mort, sans que je sache ni le jour ni l'heure, dès demain ou dans dix ans et plus.

Ils disent « prendre soin » ; le dictionnaire Robert, qui consacre plus de cinq colonnes serrées à « soigner », « soin » et leurs dérivés, rappelle qu'il s'agit de « s'occuper du bien-être », bien avant de signaler qu'il s'agit aussi de « s'occuper de rétablir la santé ». Comme, selon l'Organisation mondiale de la santé, celle-ci serait un « état de complet bien-être physique, mental et social », prendre soin et soigner se rejoignent et s'entremêlent.

Ils enfoncent joyeusement, fermement, délibérément une porte qu'on espérait largement et depuis longtemps ouverte et rappellent que « l'homme vieux est une personne » comme cette autre qui rappelait que « le bébé est une personne » et comme il est indispensable, en certains lieux, de rappeler que « la femme est une personne ». Ils participent de ce prodigieux carillon qui sonne et résonne de

l'ampleur et de la richesse de l'humanité comme de l'extrême vigueur et de l'absolue fragilité de l'humanité, de l'humaine attitude. Toutefois, dure, très dure est la nécessité de carillonner l'appartenance humaine de l'autre, n'importe quel autre, chaque autre et surtout l'autre vieux, infirme, malade, *in-fans* parfois, *de-mens* peut-être, ensauvagé dans sa souffrance, « en étrange pays dans son pays lui-même ».

La plupart des hommes vieux ont besoin d'une révolution sociétale toute simple : comme l'affiche, dans ses autobus, la Régie Autonome des Transports Parisiens, « on se souvient rarement de sa vieillesse », la vieillesse « est une idée neuve en Europe » (et dans le monde). Puisqu'on se souvient rarement de sa vieillesse, ils nous la rappellent, cette vieillesse, non pas ennemie, ni spécialement amie, mais tout simplement partie de la vie, partie heureusement nécessaire, qui fut, autrefois, si parcimonieusement accordée que nous ne percevons même pas, riches ignorants que nous sommes, que la vie nous a donné plus de temps qu'à nos ancêtres pour penser, aimer, faire, accepter, souffrir et jouir (et toute sorte d'autres choses).

Révolution sociétale : le fait de la vieillesse nombreuse. On peut se demander si la vieillesse est plus nombreuse ou si, reconnue plus tardivement, elle a glissé dans le temps. On peut aussi se demander si la valorisation générale et maladroite de la jeunesse n'a pas, d'une certaine manière, fait glisser la vieillesse à l'envers. Les disputes autour de la retraite professionnelle – trop précoce, trop tardive, souhaitée, imposée, poids ou bénéfice pour la société tout entière comme pour les familles et leurs obligations (morales ?) de solidarité, aussi bien que pour la qualité de vie et l'indépendance des bénéficiaires – comme celles autour du « travailleur vieillissant » qu'on veut à la fois exclure, comme supposé moins efficient, et maintenir pour éviter de le « payer à ne rien faire », montrent à l'envi à quel point notre société a perdu ses repères d'antan. Ils étaient simples : on naissait, on avait une enfance brève, une jeunesse et une maturité assez courtes et laborieuses, une vieillesse tronquée : grandir, se reproduire et travailler, se flétrir et mourir : simple, prévisible. On ajoute au tableau quelques épidémies, un peu de guerres, des accouchements et des primes enfances dangereux et la société, malgré tout cela, progresse en connaissances sinon en « sagesse » !

Aujourd'hui, dans notre extrême ouest eurasiatique, plus d'épidémies, presque plus de guerres, des naissances sûres, une espérance de vie qui dépasse largement les trois-quarts de siècle : voici venir le temps de nouvelles maladies ou de maladies anciennes devenues plus visibles et surtout celles-là, dites neuro-dégénératives, qui abattent l'homme vieux et le tuent lentement.

« En étrange pays dans son pays lui-même » : il a fallu aux auteurs d'explorer, de tenter d'explorer cet étrange pays, d'en apprendre les rudiments de langues, d'itinéraires, pour garder ou trouver ou retrouver le contact avec ceux qui s'y perdaient.

Pour prendre soin, ils ont « appris que soigner, c'est aussi dévisager, parler – reconnaître par le regard et la parole la souveraineté intacte de ceux qui ont tout perdu ». Ils ont appris que toucher peut faire vivre mais aussi, presque innocemment, tuer. Pour prendre soin, on touche, et cette intimité forcée suppose extrême compétence et extrême délicatesse pour pouvoir être acceptée sans dommage.

Ils nous font vivre l'humanité comme relation essentielle de personne à personne et que ces personnes, quel que soit leur état respectif et si apparemment différent, sont fondamentalement « de niveau » dans leur intacte souveraineté.

Toutefois, pour soigner et prendre soin, il y a plus : il y a, avec une absolue rigueur, une exigence absolue, la connaissance, la compétence, la technicité. Elles sont absolument requises dans toutes les fonctions, tous les métiers, toutes les spécialités et il n'y a pas de solution de continuité entre l'agent des services sans qualification et le neurochirurgien ou l'ingénieur des ponts et chaussées. Pour cela, agent des services, soignant ou autre professionnel, il faut apprendre, encore apprendre et toujours apprendre et comprendre ce qu'on apprend. Il faut exprimer, développer, faire connaître, revendiquer et appliquer les « règles de l'art ». À noter qu'on apprend difficilement tout seul et qu'il faut des gens (formés), des lieux, des temps, de l'estime réciproque pour apprendre...

Il faut aussi apprendre et comprendre que cette technique implique le « soin à l'homme » vieux ou pas : la relation. Certains l'appellent une neutralité bienveillante, terme qui m'effraie un peu par son relent de condescendance : « la souveraineté du malade est intacte ». Pour respecter cette souveraineté, le soignant traite l'homme (vieux ou pas) en homme : il a le regard, le toucher, le geste respectueux – cela s'apprend –, il ne se permet pas, dans sa fonction, de laisser transparaître son antipathie, son dégoût, son horreur même qui peuvent exister. Il ira les exprimer ailleurs, il faut que ces lieux et ces temps d'expression soient mis à sa disposition. Les affects, les sentiments supposés positifs qui peuvent être aussi dangereux pour celui qui prend soin comme pour celui dont on s'occupe, doivent eux aussi être « traités » dans les lieux et temps particuliers. Certains appellent cela la mesure de la « juste distance » – peut-être trop connotée d'« éloignement ». Il me semble que c'est autre chose qu'une mise à distance : c'est une acceptation, une revendication même de sa condition d'homme qui entre pleinement dans cette relation du prendre-soin de l'homme (vieux) souffrant. Il s'agit encore des « règles de l'art » et, plus encore, de celles de « l'art de vivre ».

Geneviève LAROQUE

Présidente de la Fondation nationale de gérontologie

Chapitre

1

Des Hommes – L’humanité¹

Sommaire

1. Victor, l’enfant sauvage.....	14
2. Qu’est-ce qu’un homme ?.....	14
3. Naître deux fois.....	16
4. La mise en humanité.....	18
5. Des empreintes et des soins.....	22
6. Les cerveaux : un pour tous, tous pour un.....	24
7. Combien de corps avons-nous ?.....	27
8. $1 + 1 = 1$	30
9. Quelques perles au sein de l’homme.....	31
10. Nous sommes tous des héros.....	35
11. De l’homme à la personne.....	36
12. Manger pour vivre et vivre pour manger.....	39
13. La reconnaissance de l’humanité.....	41

.....

1. Sur l’origine du mot « humanité », voir l’annexe 1, p. 315.

.....
 Prendre soin d'une personne : d'un animal très particulier, d'un être humain unique qui ne cesse de construire son humanité grâce aux autres humains, qui ne cesse de développer les particularités qui le rendront à la fois semblable et différent des autres hommes.

1. Victor, l'enfant sauvage

La rencontre a lieu en lisière de forêt, près d'un village de l'Aveyron, à la fin de l'année 1799. Un groupe de chasseurs aperçoit une forme qui se déplace étrangement et cherche à les éviter. Ils la poursuivent et s'en saisissent au moment où elle s'apprête à grimper dans un arbre. C'est... Ils hésitent. Un enfant ? Mais peuvent-ils vraiment le considérer ainsi ? Car Victor, comme il sera nommé plus tard, ressemble davantage à un animal qu'à un être humain. Il est nu, sale, se déplace à quatre pattes, se nourrit de glands, de racines et d'herbes, n'exprime aucun sentiment sur son visage, ne parle pas, ne communique pas, agresse qui l'approche.

Comme d'autres enfants sauvages ayant vécu dans la nature, ou enfermés sans quasiment aucun contact avec d'autres êtres humains¹, Victor n'a pas développé certaines des caractéristiques de l'humanité – entre autres la marche et le langage.

Si la marche sur deux pattes n'est pas un privilège du genre humain (les oiseaux marchent aussi sur deux pattes), l'aptitude à se tenir debout, à marcher, à être assis, à être allongé, et à choisir selon les moments l'une de ces positions, est une caractéristique propre aux hommes.

Tout au plus possède-t-il les caractéristiques physiologiques qui permirent à ceux qui le découvrirent de le classer dans l'espèce des hominidés, des « mammifères humains ».

2. Qu'est-ce qu'un homme ?

L'affaire fit grand bruit parmi les philosophes de l'époque. Était-ce bien un être humain ? Pour certains, influencés par les théories de Jean-Jacques Rousseau, Victor aurait pu être cet homme naturel et bon que la société n'aurait pas dénaturé : mais la sauvagerie de Victor les empêcha d'y voir la confirmation de leurs théories. Pour

.....

1. C'est le cas par exemple de Kaspar Hauser, au XIX^e siècle, en Allemagne. Sur les enfants sauvages, cf. Lucien Malson, *Les Enfants sauvages*. Union Générale d'Éditions, 10/18, 1964.

d’autres, l’homme étant un « animal social doué de raison », Victor n’en était pas un : ni social, ni doué de raison, il semblait n’y avoir en lui que de l’animalité.

Victor et les autres enfants sauvages ne furent pas les seuls à être ainsi, à cause d’une telle définition de l’homme, rejetés par leurs semblables. Des personnes atteintes de troubles mentaux ou de syndromes cognitivo-mnésiques², au nom d’une conception de la dignité humaine fondée sur la raison, sur le degré de maîtrise de soi et d’autonomie, furent jugées indignes d’être des hommes, parfois indignes de vivre.

Rappelons que la dignité humaine est double : elle appartient à chaque être humain, à chacun de nous. Cette dignité attachée à la personne humaine (les philosophes l’appellent la dignité requise) est sans cesse, à travers nos échanges avec les autres hommes, reconnue, confirmée, actualisée – constituant alors ce que les philosophes nomment la dignité effective.

La distinction est importante : la dignité requise permet d’empêcher qu’un homme dépende pour être homme, et vivre parmi les hommes, du jugement d’autrui... Sa reconnaissance permet à chacun d’entre nous d’éviter que d’autres personnes décident soudain – comme c’est arrivé en Europe, au nom de la « suprématie d’une race », il y a 65 ans – qu’il n’est plus un être humain et qu’il ne mérite donc plus de vivre.

Hannah Arendt soulignait, à partir d’une réflexion sur la manière dont des hommes furent traités et exterminés en Allemagne, l’importance de la reconnaissance symbolique, culturelle et politique de l’homme. Les pratiques nazies témoignaient pour elle de ce qui advient quand un individu n’est plus considéré que comme « un certain spécimen d’une espèce animale appelée Homme³ ».

La dignité effective, en reconnaissant que ce sont les liens d’humanité qui existent entre nous qui nous confortent dans notre identité humaine, nous permet de comprendre un autre phénomène : placés dans certaines conditions de vie, où notre humanité est niée, nous pouvons finir par douter du sentiment que nous sommes des hommes. Le livre de Primo Levi, rescapé du camp d’extermination d’Auschwitz, *Si c’est un homme* (Julliard, 1987), reste le plus pur témoignage de ce doute qu’un homme peut ressentir sur son appartenance à l’humanité, quand il n’est plus regardé ni traité comme un être humain mais comme un animal ou une chose.

Mais alors, qu’est-ce qu’un homme ?

Soulignons que les caractéristiques de l’humanité que nous connaissons aujourd’hui ont conduit à de multiples hypothèses et propositions destinées à répondre à cette question. Certains considèrent ainsi l’homme comme une sorte d’animal dénaturé (Sloterdijk propose qu’« on pourrait aller jusqu’à désigner l’être humain comme une créature qui a échoué dans son être-animal et son demeurer-animal »...), d’autres comme une sorte de « super-animal » (qui serait parvenu à synthétiser et à organiser, dans et par la culture, l’ensemble des promesses contenues dans la nature), d’autres enfin un être radicalement non animal (fini la nature, il n’est qu’être de culture). Les débats ne sont pas terminés...

.....

2. Rappel : nous nommerons ainsi dans ce livre les syndromes « démentiels ». Cf. chap. 4, p. 142.

3. Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme. L’impérialisme*, Fayard, 1982.

Une autre conception, qui abandonne ces jeux d'opposition – nature *ou* culture ? inné *ou* acquis ? –, permet de penser en reliant ce qui n'est, en effet, jamais séparé. Comme l'écrit Boris Cyrulnik, « un homme sans la culture n'est pas un homme naturel, c'est plutôt un amputé total de sa condition d'homme, puisque même ses promesses biologiques ne peuvent se développer » (Boris Cyrulnik, *La Naissance du sens*. Hachette, 1995).

Nous laisserons, sans hésitation, la question sans réponse. Parce que la réponse est peut-être la question : c'est en effet le seul animal qui se demande ce qu'il est et qui il est.

Parce que l'homme est peut-être justement ce qu'on ne peut définir puisque, nous le verrons, l'une de ses caractéristiques fondamentales est de permettre que chaque être humain soit différent des autres, qu'il n'existe pas une seule mais de multiples manières d'être homme et de vivre son humanité.

Si définir ce qu'est un homme n'est, sans doute heureusement, pas possible, il est en revanche possible de réfléchir à quelques-uns des éléments essentiels qui le caractérisent, certains qu'il possède en commun avec les autres animaux, certains – ceux qui justement n'apparaissent pas chez les enfants sauvages qui ne sont pas nés à l'humain – qui n'appartiennent qu'à lui.

3. Naître deux fois

Certains nouveau-nés, il n'y a pas si longtemps, vécurent dans des orphelinats où toute relation avec eux était interdite. On leur donnait un toit, à manger et à boire, on assurait les soins aux corps malades. Un grabat sur le sol, et le sol pour faire ses excréments. Ni habits ni jouets. Pas de toucher, pas de caresse, pas de regard, pas de parole. Beaucoup de ces enfants sont morts rapidement, d'autres se sont développés sans marcher ni parler, presque tous ont gardé de ces mois et années des séquelles physiologiques et psychologiques dramatiques (arriération profonde, autisme, anorexie mentale, psychoses, etc.).

On a cru pendant longtemps que tous les enfants privés de stimulations affectives étaient perdus pour toujours... On s'est aperçu depuis qu'entrer en relation avec eux, avec des savoir-faire spécifiques, permettait d'en ramener certains en humanité, de leur donner accès à la « seconde naissance ».

René A. Spitz est le premier à avoir décrit, sous le terme de « hospitalisme », les altérations et troubles causés par les carences affectives. Selon le degré de ces carences, leur durée et le moment où elles interviennent, différents types de troubles peuvent apparaître. Soulignons simplement que, d'après Spitz, les carences partielles, lorsqu'elles surviennent après plusieurs mois de bonnes relations, conduisent à ce que l'on appelle la « dépression anaclitique ». On observe alors un ensemble de symptômes, dont la léthargie et un arrêt du développement. En cas de carence totale,

ce premier syndrome peut évoluer vers un syndrome d’arriération mentale et une perte totale du désir de vivre, lesquels conduisent parfois à la mort. Cf. René A. Spitz, *De la naissance à la parole : la première année de la vie*. Presses Universitaires de France, 7^e édition, 1984.

Ces enfants privés de liens sensoriels et affectifs ont souffert de n’être pas mis en humanité comme les autres enfants, de n’avoir pas vécu, au moment opportun, leur seconde naissance.

L’homme, en effet, connaît une double naissance : une première en tant qu’homidé, une seconde en tant qu’humain ; une première où il entre dans la race des hommes, une seconde dans la société des hommes (dans laquelle il possède un nom) ; une naissance biologique et une naissance au sens⁴.

Ne pas nommer un être humain conduit à provoquer des troubles importants de l’identité. Le nom (quelle que soit sa forme, particulière à chaque culture) est un élément essentiel de notre identité et de notre reconnaissance par les autres. Dans certaines sociétés, le bannissement était accompagné de la privation du nom : l’individu, chassé du groupe, était ainsi symboliquement effacé. Nous nous sentons toujours agressés quand on nous appelle autrement, sauf, justement, dans certains contextes où le nom est remplacé par un mot qui exprime le lien d’attachement que nous avons avec l’autre (« mon amour », « fils », etc.).

CPPS [« Conséquence Pour Le Prendre-Soin »] L’une des règles de l’art du prendre-soin est d’appeler la personne par son nom (précédé de Monsieur ou Madame), par son prénom lorsque c’est un choix consenti ; de ne jamais imposer de surnom ou autres (« Papy », « l’Alzheimer », etc.).

La première, dans notre espèce, est marquée par l’extrême vulnérabilité du nouveau-né. Incapable de percevoir correctement son environnement, de se protéger, de se déplacer, il meurt si on l’abandonne.

La seconde est placée, comme l’écrit Boris Cyrulnik, sous le signe du lien. Dès qu’un adulte commence à prendre soin d’un nouveau-né, dès qu’une relation entre eux se met en place, le petit humain entre dans un réseau d’échanges et de stimulations qui vont le conduire à développer les caractéristiques de l’humanité.

Comme l’écrit Albert Jacquard, « notre donné génétique nous permet de devenir un homme, mais il ne nous apprend pas à devenir un homme. Pour orienter le potentiel initial vers la réalisation d’un homme, d’autres hommes sont nécessaires. » C’est par le prendre-soin et l’éducation qu’ils vont permettre cette réalisation⁵.

.....

4. Voir à ce sujet les livres de Boris Cyrulnik, et en particulier : *La Naissance du sens, op. cit. Sous le signe du lien : une histoire naturelle de l’attachement*. Hachette, 1989 ; *Les Nourritures affectives*, Odile Jacob, 1993.

5. Nous renvoyons le lecteur aux travaux d’Albert Jacquard, et en particulier à l’ouvrage *L’héritage de la liberté : de l’animalité à l’humanité*, Éditions du Seuil, 1991 et à la communication au colloque organisé en 1985 à Royaumont, « Pour une approche scientifique de la psychosomatique ». Actes publiés dans la revue *Cahiers d’école*, n° 1, 1985.

4. La mise en humanitude

Notre nouveau-né est ainsi plongé dans une sorte de bain émotionnel et sensoriel. Chaleur, odeurs, paroles, regards, caresses, à la fois l'enveloppent, le protègent et l'éveillent à son corps et au monde. Ces contacts et échanges possèdent une importance considérable pour son développement⁶ : ils stimulent l'élaboration de son identité corporelle, psychique et affective, de ses rythmes biologiques, de ses connexions neuronales...

Les enfants peu touchés et affectivement carencés en gardent toujours des séquelles, plus ou moins graves, en particulier des troubles émotionnels ou de la socialisation (Cf. la « dépression anaclitique » p. 16). Précisons néanmoins que le petit d'homme, lorsque les carences n'ont pas dépassé un certain degré, possède la capacité à très rapidement pouvoir reprendre le cours de son développement normal dès qu'il retrouve un environnement sensoriellement et émotionnellement riche. Nous évoquions le sommeil lent et la sécrétion de l'hormone de croissance : dès le premier jour où un enfant carencé change d'environnement, rapporte Boris Cyrulnik, et trouve un environnement « chaud », la sécrétion de cette hormone augmente.

Lorsque nous observons ces relations entre le nouveau-né et l'adulte qui en prend soin, nous voyons apparaître, concernant le regard, le toucher et la parole, certaines caractéristiques bien particulières.

Chaque relation entre un adulte et un enfant est bien entendu unique... Jamais deux enfants ne sont touchés, regardés, ne reçoivent de paroles, de manière identique, y compris lorsqu'il s'agit, par exemple, de deux frères dont prend soin la même mère. Les paroles, les regards, les caresses sont fonction également des représentations qu'a la mère de son enfant et des représentations propres à sa culture. Un aîné n'est pas touché exactement comme un cadet, un garçon comme une fille, etc. Les caractéristiques que nous évoquons ici sont celles que nous retrouvons dans ces différentes situations.

L'adulte s'approche de l'enfant (regard proche), se place à la hauteur de son visage (regard horizontal), face à lui (regard axial) et le regarde plusieurs secondes (regard long). Il lui parle sur un ton mélodieux et doux, presque chantant. Lorsqu'il le touche, ses gestes sont doux, lents, et portent sur une surface vaste du corps de l'enfant, rarement sur un point précis.

.....

6. Boris Cyrulnik rapporte par exemple que les enfants qui vivent dans un univers sensoriellement riche élaborent un meilleur sommeil lent profond, pendant lequel l'hormone de croissance est sécrétée.

Fiche

Comment nous sentons-nous touchés ?

Notre peau contient des récepteurs sensoriels (les extérocepteurs, qui reçoivent les informations de l’extérieur) qui, lorsqu’ils sont excités, donnent naissance à un influx nerveux. Grâce aux synapses (extrémités du neurone où le courant, en arrivant, libère un neuromédiateur permettant à l’information de passer dans le neurone suivant), cet influx, de neurones en neurones, remonte jusqu’au thalamus (à la base de notre cerveau, dans sa partie dite « reptilienne »). Là, l’information est dupliquée : elle est envoyée à la fois vers l’amygdale (dans le cerveau dit « limbique ») et vers le cortex, où elle arrive plus tardivement.

L’amygdale traite cette information de manière très rapide mais assez fruste, en l’analysant en fonction des mémoires émotionnelles et affectives (sur un mode type : toucher plaisant/ toucher déplaisant) ; le cortex l’analyse de manière plus fine et plus lente (analyse qui tient compte de tous les éléments rationnels, du contexte, de notre expérience, de nos réflexions, etc.)⁷.

Cette double analyse explique ces doubles réactions que nous avons parfois face à un événement. Une situation classique est celle du bout de bois un peu tordu que l’on aperçoit soudain et qui nous fait vivement reculer d’un pas : c’est que sa forme a évoqué celle d’un serpent... et que nous craignons, au moins depuis Ève, les serpents. Rapidement, nous nous rendons compte qu’il s’agit d’un bout de bois et reprenons notre marche, le cœur battant encore un peu vite. Que s’est-il passé ? L’information perçue est arrivée d’abord à l’amygdale : l’analyse très rapide à laquelle elle a procédé nous a permis de faire immédiatement face à la menace. Quelques centièmes de seconde après, l’information est arrivée au cortex, qui l’a analysée plus tranquillement et, grâce à différents éléments (ce serpent n’a ni queue ni tête, il ne bouge pas, ça m’est déjà arrivé l’année dernière, etc.), nous a permis de juger la situation sans danger et de reprendre notre marche.

Revenons au toucher. Les récepteurs sensoriels ne sont pas répartis également sur tout notre corps : certaines zones en contiennent davantage (les mains, le visage, les pieds ; l’extrémité de nos doigts, par exemple, en contient 250 par cm²) et sont donc plus sensibles. Nous reviendrons sur ces différentes zones : les connaître est en effet essentiel pour le prendre-soin⁸.

Jusqu’à présent, on connaissait les fibres nerveuses qui nous permettent de ressentir, lorsqu’on nous touche, certaines informations : le type de contact, la température, la douleur, la vibration, etc. Depuis quelques années, on a découvert qu’il existait aussi un réseau de fibres nerveuses indépendantes des autres, reliées à une aire spécifique du cerveau, et sensibles... au plaisir. Ces fibres sont uniquement activées quand le toucher est lent, doux et vaste.

Ce réseau fonctionne avant les autres (probablement dès les 7^e-8^e mois de la grossesse). Le nouveau-né perçoit ainsi la caresse avant de percevoir les autres manières d’être touché. D’où l’importance de ce toucher (lent, vaste et doux), d’abord seul contact tactile avec le monde extérieur, et source de plaisir et de bien-être, dans les relations entre une mère et son bébé⁹.

.....

7. Cf. la figure 4.1, dans le chapitre 4, p. 152.

8. Cf. la figure 7.1, le « schéma corporel », chap. 7, p. 272.

9. Cf. Hakan Olausson, Yves Lamarre *et al.*, « Unmyelinated tactile afferents signal touch and project to insular cortex », *Nature Neuroscience*, septembre 2002.

Toutes les manières de regarder, de parler, de toucher l'enfant, constituent les supports de cette communication, essentiellement non verbale¹⁰, qui va permettre l'établissement de la relation. Quand elles sont semblables à celles que nous venons de décrire, ce qui est le cas pour la très grande majorité des nouveau-nés qui vivent aujourd'hui dans nos sociétés, elles lui transmettent des sentiments d'amour, de fierté, de tendresse... – constituant cet étayage affectif, ce socle émotionnel sur lequel, nous y reviendrons, l'enfant construira sa confiance en soi et son estime de soi.

CPPS Développer des connaissances et des savoir-faire concernant la communication non verbale¹¹.

Cette relation entre le nouveau-né et les adultes qui en prennent soin est une constante élaboration de sens : lorsque le bébé s'exprime, l'adulte interprète ses gestes, son babil, ses regards, ses expressions faciales et y répond en fonction du sens qu'il leur attribue. En répondant ainsi à ce qu'exprime le bébé (en lui souriant, en lui donnant à manger ou en le caressant, par exemple), l'adulte lui confirme avoir compris ce qu'il exprimait.

Souvent, c'est sur un contresens que cette interprétation se construit. L'adulte interprète en effet un mouvement du visage, un sourire par exemple, en fonction du sens qu'il possède pour lui et qui n'est peut-être pas celui qu'il possède pour l'enfant (le sourire social est une construction). En l'interprétant ainsi et en réagissant par un sourire ou une caresse, l'adulte transmet à l'enfant le sens de son sourire et lui apprend peu à peu à l'utiliser pour mieux communiquer.

Cette confirmation¹² conforte et façonne les expressions du bébé (un bébé à qui personne ne sourit cesse bientôt de sourire) qui elles-mêmes, en retour, modifieront les interprétations et les réponses de l'adulte... Chacun des deux apprend sans cesse de l'autre pour mieux pouvoir répondre à ses attentes et désirs.

La communication émotionnelle permanente entre le bébé et les adultes construit ainsi très rapidement un co-ajustement, une synchronisation entre les partenaires. Un attachement qui va durer plusieurs années et va permettre la transmission de tout ce que l'enfant utilisera pour se développer¹³...

.....

10. L'importance de la communication non verbale est telle durant cette période qu'elle nous empêche souvent de nous apercevoir qu'un bébé est atteint de surdité.

11. Cf. chap. 7, p. 285.

12. Daniel Stern indique qu'à chaque minute, une mère envoie ainsi au moins un signal à son enfant pour lui confirmer qu'elle a perçu ce qu'il exprime. Cf. Daniel N. Stern, *Le Monde interpersonnel du nourrisson*, Presses Universitaires de France, 1989. Voir  galement Boris Cyrulnik, *Sous le signe du lien*, op. cit., et Julien Cohen-Solal et Bernard Golse (dir.), *Au début de la vie psychique : le développement du petit enfant*, Odile Jacob, 1999.

13. Sur la notion d'adaptation, cf. chap. 3, p. 120.

Fiche

Individu en construction

À l'inverse des autres animaux, assez rapidement adultes, le nouveau-né humain est incapable de se débrouiller seul avant de nombreuses années. L'homme est l'animal le plus inachevé à la naissance et le plus lent à se développer.

On qualifie de « néoténie » ce phénomène. Précisons que la croissance chez l'homme est à la fois « accélérée » (certaines caractéristiques proprement humaines se mettent en place très tôt) et longue (on estime que l'âge adulte se situait, chez les australopitèques, vers 10-12 ans). Nous reviendrons sur notre capacité à nous développer durant toute notre vie. Elle explique aussi les liens qui existent entre nos expériences et notre âge : ce qui émerge à 30 ans ne peut émerger à 3 ans ; ce qui apparaît à 75 ans face à la vieillesse ne peut apparaître à 16 ans face à l'adolescence...

Sa vulnérabilité et sa dépendance sont le faible prix à payer pour ce qu'il gagne en échange : il est une formidable somme de potentialités et de possibilités. Son cerveau ne lui permet pas de faire seul et vite face au danger. Il est conçu, en revanche, pour apprendre, se modifier et se recréer sans cesse – l'être humain est le seul animal capable de tant se reconstruire, de se réorganiser en permanence, de se complexifier au fur et à mesure de sa vie. Il contient des structures pré-organisées qui vont le rendre capable de se construire, d'assimiler et d'organiser la gigantesque masse d'informations, d'idées, d'images, d'émotions et de sensations qu'il va recevoir ou créer durant toute sa vie. Pour le dire en termes neurologiques : les quelque 100 000 gènes que nous possédons permettent que se développent les quelque 100 milliards de neurones de notre cerveau, lesquels vont tisser entre eux, durant notre enfance, environ 1 million de milliards de connexions... qui seront, jusqu'à notre mort, sans cesse transformées, combinées, réordonnées, réarrangées, etc.

Toutes les potentialités contenues dans le génome humain vont être, selon chaque personne et en fonction de ses proches, de son environnement, etc., développées ou, au contraire, écrasées. L'expression ou l'inhibition d'un gène dépend de l'histoire de chacun d'entre nous, de ses relations, de sa culture, etc.

Si les processus d'apprentissage sont particulièrement nombreux et denses pendant nos dix premières années, ils continuent à fonctionner durant toute notre vie. C'est l'une des raisons qui rendent les hommes et les sociétés capables de changer si rapidement : en même temps que notre cerveau nous dote de la capacité d'agir sans cesse, de modifier notre environnement¹⁴ – ce qui nous conduit à nous retrouver sans arrêt face à des environnements nouveaux –, il nous dote de la capacité de nous modifier en fonction de ce nouvel environnement... et ainsi de suite. Autrement dit, nous sommes des êtres construits par nos gènes et notre milieu tout autant que nous sommes des êtres construisant notre milieu et ne cessant jamais de nous construire nous-mêmes.

Comme l'écrit Albert Jacquard : « Les apports extérieurs transforment, certes, la structure du système nerveux central en fonction de leur contenu, mais leurs effets dépendent de l'état de cette structure ; celle-ci intervient dans sa propre évolution ; elle est donc, pour une part, auto-créatrice. Ce pouvoir, sur lequel insistent depuis quelques années physiciens, biologistes et logiciens, est le fruit de la complexité. L'être humain représente, de loin, la structure la plus complexe de l'univers connu ; il est donc l'être

.....

14. Sur la notion d'adaptation, cf. chap. 3, p. 120.

le plus capable de se prendre en charge, le plus capable de ne pas être seulement un objet fabriqué par ses gènes et son milieu, mais un sujet qui se fabrique lui-même. C'est cela un homme, un être doté d'une complexité telle qu'il est capable d'être son propre créateur¹⁵. »

Chaque nouveau-né apprend tout ce qui ne lui est pas transmis génétiquement – depuis la marche jusqu'à la parole, en passant par exemple par le rire et la réflexion. Chaque vie humaine est à la fois un recommencement... et un passage de relais.

Notre cerveau d'homme fait de chaque nouveau-né une promesse : un être qui ne peut, comme l'écrivent Boris Cyrulnik et Edgar Morin, devenir autre chose qu'un hominidé, mais qui peut devenir, « selon son façonnement affectif, maternel, familial et social [...], mille hommes différents¹⁶ » tant « l'extraordinaire richesse humaine est un tronc commun – ce qu'on peut appeler une nature humaine – à partir de laquelle il existe des possibilités inouïes de diversité individuelle, culturelle, de langue¹⁷ ».

Toutes ces promesses, ces potentialités, ces capacités naissantes puis effectives, vont être plus ou moins développées, ou peuvent être diminuées ou détruites, par un accident, par une maladie, par l'action d'autres hommes. L'être humain confronté à ces chocs, répétons-le, n'en est pas moins humain.

5. Des empreintes et des soins

Les caractéristiques de notre relation avec les adultes qui ont pris soin de nous, sources d'émotions pour le nouveau-né que nous étions, vont influencer sur toute notre vie relationnelle : elles seront toujours l'aune, la mesure première, à partir de laquelle nous ressentirons émotionnellement les gestes, les paroles et les regards des autres.

À l'inverse de ce que nous ressentions devant le regard de ces adultes (proche, horizontal, axial et long), nous éprouverons de la méfiance ou de l'antipathie lorsque quelqu'un nous regardera de loin, de haut, de travers, ou de manière fuyante.

Nous nous sentirons agressés quand quelqu'un nous touchera de manière brutale, en appuyant fortement et rapidement sur un point précis de notre corps (si ce geste devient très appuyé et très rapide, c'est un coup...) ; nous nous sentirons menacés quand quelqu'un nous parlera sur un ton cassant et sec, avec une voix plus forte que ce qui est nécessaire pour être entendu.

.....

15. Albert Jacquard, communication au colloque organisé en 1985 à Royaumont, « Pour une approche scientifique de la psychosomatique », *op. cit.*

16. Boris Cyrulnik, in Boris Cyrulnik & Edgar Morin, *Dialogue sur la nature humaine*, Éditions de l'Aube, 2000.

17. Edgar Morin, in Boris Cyrulnik & Edgar Morin, *Dialogue sur la nature humaine*, *op. cit.*

Bien entendu, ces sensations, dès lors que nous ne sommes plus un bébé, dès lors que nous sommes autonomes et que des relations sociales succèdent à la relation parent-enfant, dépendent également des critères de la société à laquelle nous appartenons et de nos propres critères et valeurs.

Les normes de nos relations sociales ne sont en effet pas celles des relations parent-enfant ! Un regard trop long, entre des personnes qui ne se connaissent pas, peut devenir signe d’agressivité. Un sourire trop appuyé de la part d’un interlocuteur non familier peut être signe d’assentiment... ou de moquerie.

Si un inconnu nous touche lentement la cuisse dans le métro avec un regard de biche et en nous susurrant des mots doux, il y a peu de chances que le souvenir de ce que ces sensations provoquaient en nous lorsque nous étions petits l’emporte sur la sensation d’être agressé ! Double agression, pourrions-nous dire : d’une part parce que nous ne sommes plus des bébés, d’autre part parce que nous sommes autonomes, c’est-à-dire que nous choisissons ceux dont nous voulons qu’ils nous parlent, nous regardent et nous touchent avec tendresse.

Dès à présent, soulignons deux des principes importants du prendre-soin que nous pouvons déduire de ces phénomènes :

- L’un a trait au respect de l’autonomie : un adulte, quel que soit son âge, n’est pas un bébé. La manière dont nous lui parlons, le touchons et le regardons doit être conforme aux règles sociales qui lient deux adultes et donc respectueuse de son autonomie, de sa sensibilité et de ses désirs. Ce cadre établi, chaque relation, en fonction d’un accord et d’un consentement entre les deux partenaires, possédera ses propres normes et modalités.
- L’autre concerne le cadre spécifique au prendre-soin : il ne peut ignorer ces connaissances que nous possédons désormais sur les différentes manières de toucher, de regarder, de parler. Ce que nous fournit l’étude des relations parent-enfant, ce n’est pas, précisons-le, un modèle de la relation de soins. Ce sont des indications, des pistes, pour l’élaboration de manières d’agir qui permettent d’apporter du bien-être à celui qui les reçoit, de lui montrer qu’on respecte son humanité et qu’on tient compte de sa vulnérabilité¹⁸.

Entre des modes de toucher, de parler, de regarder très différents (on ne regarde et on ne touche pas sa voiture quand on la lave de la même manière qu’on regarde, parle et touche son bébé quand on le lave), il existe des modes spécifiques au prendre-soin. Ils ne ressemblent jamais au premier (un soignant n’a pas le droit de laver une personne comme une chose), mais ils doivent s’inspirer du second, non pour exprimer ce qu’exprime un père ou une mère, non pour infantiliser celui dont nous prenons soin, mais pour lui apporter un maximum de bien-être, élément indispensable à l’amélioration ou au maintien de sa santé et de son équilibre.

.....

18. Nous les présenterons dans le chapitre 7.

6. Les cerveaux : un pour tous, tous pour un

Notre actuel cerveau est le fruit d'une longue évolution dont on aperçoit encore les différentes strates : ce sont les « trois cerveaux » décrits par le neurologue Paul Mac Lean¹⁹.

Le cerveau dit « reptilien » gère des fonctions nécessaires à notre survie. Il répond immédiatement aux stimuli de l'environnement et du corps, veille au maintien de notre équilibre intérieur (l'homéostasie), par exemple par la régulation de la température de notre corps et de notre rythme respiratoire, et nous incite à satisfaire certains besoins : se reproduire, manger, boire, déféquer, uriner.

Le cerveau dit « limbique », ou « cerveau émotionnel », que l'on retrouve (plus ou moins développé) chez les mammifères, contient quant à lui les bases de nos émotions et de nos mémoires. Il donne aux informations, aux perceptions, aux pensées, leur tonalité affective. Ordonnateur de nos plaisirs et de nos souffrances, il peut exciter, motiver ou, au contraire, inhiber, démotiver, une partie des facultés que nous devons à notre cortex. Il stocke certains de nos souvenirs, participant à faire de nous des êtres d'expérience, qui agissent en fonction de ce qu'ils ont vécu et mémorisé.

Le cortex, ensuite, nous permet d'intégrer notre propre corps sous la forme d'une intelligence sensori-motrice à partir de laquelle se développe l'intelligence conceptuelle.

Nous possédons peu de connaissances, à l'heure actuelle, sur les liens entre l'intelligence sensori-motrice et l'intelligence conceptuelle. Mais nous observons fréquemment que des personnes éprouvant des difficultés à s'exprimer verbalement, des personnes incohérentes dans leur propos, retrouvent, après un soin facteur de bien-être ayant porté sur le corps (toilette, mobilisation, etc.), une meilleure expression et davantage de cohérence. Nous retrouverons cet aspect dans les différents objectifs des toilettes²⁰.

Celle-ci nous rend apte à nous représenter mentalement le monde (un serpent ne peut imaginer un objet qu'il n'a pas sous les yeux), traiter les informations, intégrer des connaissances nouvelles, fabriquer des outils complexes, posséder un langage complexe, construire d'autres mémoires.

Les oiseaux utilisent, en quelque sorte, des outils. Mais peut-on dire qu'ils les construisent ? Cette capacité à construire des outils nous a conduits également à fabriquer des appareils et prothèses, objets qui nous permettent de remplacer un membre ou une capacité détruits, ou de compenser l'affaiblissement d'un membre ou d'une capacité. Est-ce leur apparition récente dans l'histoire de notre société ? Toujours est-il que l'utilisation des appareils et des prothèses est

.....

19. Cf. Paul Mac Lean, *Les Trois Cerveaux de l'homme*, Robert Laffont, 1990.

20. Cf. chap. 7, p. 279.

encore malheureusement trop peu répandue et reste une cause importante de la transformation de déficiences en handicaps et en désavantages sociaux, facteurs d’isolement, de grabatisation, etc.

Mémoires, langage, pensées, qui donnent naissance à des liens sociaux élaborés, qui permettent aux humains de se transmettre des connaissances, de partager, sous une forme symbolique (avec des signes, des mots, des images, etc.), leur expérience, leur ressenti, leur histoire...

Comme dans *Les Trois Mousquetaires*, un quatrième apparaît vers la fin. Le D’Artagnan de notre cerveau, dans notre cortex, ce sont les lobes frontaux.

À l’échelle de l’évolution humaine, le développement des lobes frontaux est récent. Dans le cours d’une vie humaine, ils se développent tardivement, particulièrement pendant l’adolescence et les débuts de l’âge adulte.

Ils sont particulièrement actifs lorsque nous réfléchissons, que nous prévoyons et planifions nos actions – mais aussi lorsque nous imaginons ce qu’une autre personne ressent : l’empathie, cette magnifique faculté, semble être apparue très tardivement dans l’évolution humaine.

Le cerveau est souvent comparé à l’ordinateur, à tort. Car au-delà des aspects quantitatifs (capacité de mémoire, vitesse de traitement, consommation d’énergie, etc.), ils sont de nature fondamentalement différente : un ordinateur ne possède ni conscience, ni esprit.

Cela ne signifie pas qu’on ne puisse faire des comparaisons entre les deux. Des points communs existent, puisqu’il est probable que l’homme, plus ou moins consciemment, lorsqu’il imagine de tels systèmes, tend à reproduire en partie la manière dont il se sent fonctionner.

On entend dire parfois que l’ordinateur est capable, comme le cerveau, de faire des liens. Qu’en est-il ? Prenons un ordinateur des années 1990, doté de quelques programmes : l’un nous permet de taper du texte et de le mettre en forme, un autre de regarder la photo d’un paysage ou de le dessiner, un troisième, par exemple, d’écouter un morceau de musique. À l’époque, pas de liens entre ces différents programmes. L’ordinateur actuel, trouvons-nous, a beaucoup progressé : il nous permet d’importer une image dans une page de texte ; d’associer cette page ou cette image avec un morceau de musique, etc.

Si cet ordinateur fonctionnait comme le cerveau, nous assisterions à quelque chose d’extrêmement différent : en lui demandant d’importer notre photo du paysage dans une page vierge du traitement de texte, nous verrions s’écrire, en mots, une description de ce paysage ; en important ces mots dans le programme musical, nous entendrions les bruits et les sons que nous entendons dans ce paysage. Et le tout serait lié également à des programmes qui n’existent pas et qui associeraient à ce paysage de sons, de mots et d’images, les sensations que nous ressentons, les émotions qu’il fait naître en nous, les souvenirs qu’il réveille, les projets qu’il suscite...

Le cerveau est en effet capable de relier ce que nous ressentons, éprouvons, pensons, lisons, entendons, touchons, etc., avec l’ensemble de nos modes de perception du monde, avec toutes nos mémoires, avec notre pensée, notre expérience et nos sentiments.

Ce n’est pas demain que nos ordinateurs rêveront la nuit...